



32 [illegible] **Anacrèon**, recueil de compositions dessinées par Girodet et [illegible] faite également

GIRODET — 34751. ANACREON. Recueil de compositions dessinées par Girodet et gravées par M. Chatillon, son élève, avec la traduction en prose des odes de ce poète faite également par Girodet; publié par son héritier et par les soins de MM. Becquerel et P.-A. Coupin. *P.*, 1825, in-fol., IV-106 pp., 54 pl., demi-vélin à coins, étiq. au dos. (Rel. vers 1880). (347) 500 Fr.

Brunet cita l'ediz. dell'826, la quale, però, [illegible]

SAPPHO,

BION, MOSCHUS.

RECUEIL DE COMPOSITIONS

Dessinées par Girodet,

ET GRAVÉES PAR M. CHATILLON, SON ÉLÈVE;

AVEC LA TRADUCTION EN VERS,

PAR GIRODET,

DE QUELQUES-UNES DES POÉSIES DE SAPPHO ET DE MOSCHUS;

ET UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE SAPPHO,

Par M. P. A. Coupin.

A PARIS,

CHEZ CHAILLOU-POTRELLE, RUE SAINT-HONORÉ, N° 140;
JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 6;
FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 24.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXIX.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE SAPPHO,

POUR SERVIR D'EXPLICATION AUX COMPOSITIONS

DE GIRODET (1).

L'AMOUR, cette passion à laquelle tout être sensible paie un tribut inévitable; l'amour et les peines qu'il lui causa, ont contribué, au moins autant que son talent pour la poésie, à donner à Sappho une célébrité que plus de deux mille ans n'ont point encore affaiblie.

Ses vers immortels expriment la situation de son ame, et ils excitent cette sorte de sympathie et d'intérêt que le malheur ne peut manquer de faire éprouver.

Mais est-il donc vrai que la beauté (2), le génie, ne purent garantir Sappho des tourments que l'amour traîne trop souvent à sa suite, et qu'elle eut même la douleur de se voir dédaignée?

Les anciens, qui ont allégorisé toutes nos passions, ont souvent représenté l'amour sous les traits d'un enfant aveugle. Il frappe au hasard, sans s'inquiéter si les traits qu'il lance embrasent des cœurs qui doivent se convenir et s'entendre.

Au reste, la tradition, long-temps contestée, qui nous représente Sappho succombant à la douleur que lui inspiraient les dédains du cruel Phaon, n'a plus de défenseurs; il est maintenant reconnu qu'il a existé deux Sappho : toutes deux étaient de l'île de Lesbos; l'une reçut le jour à Mytilène, c'est la poétesse; l'autre, courtisane célèbre, qui vécut deux siècles plus tard, naquit à Éresos.

Il paraît certain que ce fut celle-ci qui poursuivit en vain l'insensible Phaon, et qui, de désespoir, se précipita dans la mer, au promontoire de Leucade; mais, comme il est dans la nature du génie et de l'amour de faire payer quelques moments d'ivresse, d'une amertume qui empoisonne souvent toute la vie, on ne doit pas être surpris que les poètes et les peintres aient accueilli, et consacré, une

(1) La traduction des odes et fragments de Sappho, que j'ai intercalés dans cette Notice, appartient : celle en vers, à Girodet, à l'exception de l'ode traduite par Boileau; et celle en prose, sauf quelques corrections, à Moutonnet de Clairfons, qui, en général, a rendu le texte avec assez de fidélité.

(2) Beaucoup de biographes et d'écrivains de l'antiquité ont prétendu que Sappho était petite, brune, et dépourvue de beauté; mais j'ai pour moi l'autorité de Plutarque, qui, dans sa Dissertation intitulée : *de l'Amour,* l'appelle *la belle Sappho.*

tradition qui attribuait à Sappho, la poétesse, des malheurs qui semblent inséparables de l'amour, et dont le génie ne peut pas toujours garantir : ainsi, pendant bien des siècles, le nom de Sappho, rivale d'Alcée et de Pindare, a rappelé, avec de si beaux titres de gloire, des souvenirs douloureux qui lui donnent une sorte de caractère poétique que l'on s'efforcerait en vain d'effacer, et dont on ne peut s'écarter que lorsque l'on écrit pour l'histoire.

C'est donc de cette Sappho poétique dont il faut que je retrace les malheurs et que je rappelle les écrits; car, c'est elle que Girodet, s'emparant du récit accrédité pendant tant de siècles, nous a représentée se précipitant dans la mer Ionienne, avec la lyre qu'elle avait si long-temps fait retentir de chants immortels.

Les événements et les sentiments que ces chants célèbrent, lui sont-ils tous personnels? On peut, avec raison, en douter; mais, comme, dans la première partie de cette Notice, il s'agit bien moins de l'examen critique de cette question, que d'identifier, pour ainsi dire, la personne de Sappho avec ses écrits, c'est elle que je mets en scène dans toutes les compositions que le peintre leur a empruntées.

Dès ses premières années, l'amour s'empara de Sappho; elle ne pouvait se livrer aux travaux de son sexe; c'est ce qu'elle exprime dans les vers dont voici la traduction :

« Je succombe, ô ma tendre mère!
« L'aiguille échappe de mes doigts :
« Soumise à Vénus, à ses lois,
« L'amour m'absorbe tout entière (1). »

Ses parents s'occupèrent de lui trouver un époux : le jeune homme qu'ils lui avaient destiné, et auquel ils dirent en le lui présentant :

« Jamais une jeune fille ne fut égale en beauté à celle-ci, ô mon gendre (2)! »

était-il celui dont son cœur avait déja fait choix?

Girodet ne l'a pas pensé; car l'amant qui, dans la première composition, épiait le moment de venir lui parler de son amour, se montre, ici, près de la fenêtre, écoutant attentivement l'entretien qui doit décider de son sort. On voit que Sappho n'acceptera pas pour époux celui que ses parents lui présentent;

(1) Planche première.
(2) Planche seconde.

elle refuse de l'écouter; mais les motifs de son refus n'ont point échappé aux regards attentifs et inquiets d'une mère : elle appelle Sappho près d'elle, la caresse tendrement, et obtient d'elle l'aveu de son amour. Ses parents s'empressent de seconder ses vœux. Cette fois, au moins, elle aura été heureuse; elle aura pu suivre les mouvements de son cœur. Bientôt ses noces se préparent; l'amour la berce mollement de songes heureux; à son réveil, elle s'écrie:

« J'ai dormi délicieusement, en songe, dans les bras de la charmante Cy-
« thérée (1). »

Le jour où l'hymen doit allumer ses flambeaux est enfin arrivé; entourée de ses compagnes, elle prépare ses ajustements. L'une d'elles lui dit:

« Mets des couronnes de roses sur tes cheveux (2). »

Son hymen est accompli : si elle est heureuse de posséder celui dont son cœur avait fait choix, elle sent aussi que son époux peut être fier, à son tour, de la posséder. Eh! pourquoi ne serait-ce pas à lui qu'elle aurait dit:

« Heureux époux! tes noces sont terminées au gré de tes désirs; tu possèdes
« la jeune beauté que tu souhaitais (3)? »

N'était-il donc pas permis à Sappho d'avoir la conscience de son propre mérite?

Au reste, son bonheur ne fut pas de durée : Sappho perdit son époux, et resta veuve fort jeune avec une fille, à laquelle elle avait donné le nom de Cleïs.

Passionnée pour la poésie et la musique qu'elle avait enrichies d'un mode nouveau, l'harmonie myxolidienne (4), ce fut alors, sans doute, qu'elle fit ces vers qui lui ont fait donner le nom de dixième muse, et dont il ne nous est parvenu que deux odes entières et quelques fragments; mais ce qui nous en reste est bien de nature à justifier la célébrité dont elle a joui dans l'antiquité.

Horace a dit en parlant d'elle (5):

(1) Planche troisième.
(2) Planche quatrième.
(3) Planche cinquième.
(4) Plutarque, Dialogue sur la Musique, chap. 25.
(5) Epist. XIX, lib. I, ad Mæcenatem.

« Temperat Archilochi musam pede mascula Sappho,
« Temperat Alcæus. »

Cette épithète, *mascula*, à laquelle on a voulu donner un sens injurieux pour ses mœurs, indique seulement qu'elle avait de la force d'âme; et elle le prouve quand, voulant consoler un poète malheureux, elle lui dit:

« Le deuil et la consternation ne doivent point régner dans la maison d'un « poète : c'est une faiblesse indigne d'un élève d'Apollon (1). »

Elle éternise par ses vers la mémoire d'un simple pêcheur et celle d'une jeune fille : deux épitaphes, qui nous ont été conservées, ont fait parvenir jusqu'à nous, et porteront à la dernière postérité les noms du pêcheur Pélagon et de la belle Timas.

« Menisque, père du pêcheur Pélagon, a fait placer sur le tombeau de son fils une nasse et une rame, monuments de sa vie dure et pénible (2). »

« Les cendres de la charmante Timas reposent dans ce tombeau. Les parques cruelles tranchèrent le fil de ses beaux jours avant que l'hymen eût allumé pour elle ses flambeaux. Toutes ses compagnes ont pieusement coupé leur belle chevelure sur sa tombe (3). »

Enfin, prenant tous les tons, elle célèbre la rose dans les vers suivants:

Si Jupiter, à l'empire des fleurs,
Voulait imposer une reine,
La rose deviendrait des fleurs la souveraine:
Son vif éclat fait pâlir leurs couleurs.
Sa poupre, sur un vert feuillage,
Brille d'un feu suave et pur,
Comme sur un charmant visage
D'un œil riant le tendre azur.
Dans les cieux, comme sur la terre,
Elle est l'emblème des plaisirs;
D'Adonis l'amante légère
La caresse de ses soupirs;

(1) Planche sixième.
(2) Planche septième.
(3) Planche huitième.

De son bouton le frais calice,
Qui d'amour exhale les feux,
S'ouvre et sourit avec délice
Aux baisers des vents amoureux.
Épanouie, elle rayonne,
Et resplendit de majesté:
C'est l'image de la beauté
Dont le front porte une couronne (1).

Mais voici le moment où Sappho, dominée par une passion cruelle, et après avoir éprouvé quelques moments d'agitation, d'espérance et d'ivresse, dédaignée par un homme qui aurait dû être à ses pieds, termina ses jours dans les flots.

Elle a vu le beau Phaon, et ses joues se sont involontairement colorées; l'amour s'est emparé d'elle de nouveau, et le sommeil fuit loin de ses yeux.

La lune pâlit dans les cieux;
Déja sur un autre hémisphère
Des pleïades brillent les feux:
La nuit avance sa carrière,
L'heure propice au doux mystère
Fuit et s'écoule sans retour;
Bientôt va renaître le jour,
Et je veille encor, solitaire,
Sans amant, mais avec l'amour (2).

Pour se rendre Vénus favorable, elle envoie déposer à ses pieds des voiles précieux; elle fait fumer l'encens près de son autel.

« Charmante Vénus, je vous ai envoyé des ornements de couleur de pourpre;
« ils sont très-précieux; c'est votre Sappho qui vous offre ces agréables pré-
« sents (3). »

Vénus s'est laissé toucher: de son souffle divin elle a animé le cœur de l'insensible Phaon; Sappho est heureuse; maintenant il ne lui manque plus rien : elle reprend sa lyre, elle invoque la muse qui préside à la haute poésie; elle veut, tout à la fois, charmer celui qu'elle aime, et satisfaire au besoin qu'elle éprouve de parler la langue des dieux:

(1) Nous ne connaissons ce morceau que par la traduction en prose qui en a été faite par Achille Tatius, évêque grec, qui vivait vers le 3e ou 4e siècle.

(2) Planche neuvième.

(3) Planche dixième.

« Luth divin, réponds à mes désirs, deviens harmonieux! c'est toi-même, « Calliope..... (1) »

Ses vœux n'ont pas été infructueux : Vénus et Calliope semblent l'inspirer dans cette ode immortelle dont Plutarque, et Longin après lui, si toutefois il est véritablement l'auteur du Traité du Sublime, nous ont conservé trois strophes que Boileau a si bien traduites, et que M. Delille a osé traduire après lui :

Heureux qui, près de toi, pour toi seule respire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire :
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et, pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs (2).

Mais ces moments de bonheur et d'ivresse, ces moments d'extase d'une ame qui croit son affection partagée, sont bientôt évanouis : Sappho ne tarde pas à s'apercevoir que Phaon est indigne de son affection; elle sait qu'il est infidèle, qu'il se livre à une passion basse; son cœur se révolte à cette idée; elle voudrait l'oublier, elle voudrait lui témoigner son mépris; c'est en vain : l'amour la force de s'abaisser jusqu'à lui faire des reproches.

Comment cette nymphe grossière
A-t-elle su charmer tes yeux,
Attirer et fixer tes vœux,
Et captiver ton ame entière?
Du dieu d'amour la tendre mère
Lui refusa cet heureux don
D'imprimer un mol abandon
Aux plis de sa robe légère,
Et d'inviter l'œil indiscret
A pénétrer un doux mystère.

(1) Planche onzième.
(2) Planche douzième.

Pour toi quel est donc son attrait?
C'est de l'Amour méprise étrange;
Ou, peut-être, ce dieu se venge
De l'outrage que tu m'as fait (1).

Cet outrage devait être bientôt suivi d'un abandon complet; Phaon partit pour la Sicile. Dans son désespoir, Sappho s'adresse à Cythérée:

« Immortelle Vénus, lui dit-elle, déesse adorée dans tout l'univers! fille de « Jupiter; toi qui séduis les cœurs, n'accable point mon ame, je t'en conjure, « sous le poids des ennuis et de la douleur. Viens, comme autrefois; écoute ma « prière aussi favorablement que le jour où, quittant le palais doré de ton père, « tu descendis sur ton char voluptueux. De charmants passereaux le faisaient « voler légèrement du haut de l'Olympe, en agitant leurs ailes rapides au milieu « des airs. Leur course achevée, ils s'en retournent soudain. Alors, heureuse « déesse, tu me demandes en souriant, de ta bouche divine, ce que j'ai souffert; « pourquoi je t'appelle; quel remède peut calmer ma raison furieuse, égarée; « quel amant je voudrais posséder, attendrir, arrêter dans mes fers?... » — « Quel « ingrat, ô Sappho, cause tes tourments? Ah! si l'insensible te fuit, dans peu « il te recherchera; s'il ne t'a point encore fait de présents, il t'en offrira; s'il « ne t'aime pas, il t'aimera bientôt au gré de tes désirs. » — « Descends donc, « ô Vénus, délivre-moi de mes ennuis cruels! Achève, couronne ton ouvrage: « accorde à mon cœur tout ce qu'il souhaite; prends toi-même ma défense. »

Vénus entend les plaintes de Sappho; elle quitte Paphos ou les bosquets de Gnide; elle accourt, descend de son char d'ivoire, et vient consoler sa prêtresse (2), sur ce même rivage que le cruel Phaon venait de quitter. Les paroles et les douces caresses de la déesse font rentrer l'espérance dans l'ame de Sappho; elle part, elle vole à son tour vers les bords fortunés de la Sicile; mais, cette fois, les destins, plus puissants que Vénus, plus puissants que Jupiter lui-même, en avaient autrement ordonné : Phaon fut inflexible. Sappho au désespoir, et ne pouvant chasser de son cœur l'image d'un être si peu digne de tant d'affection, de tant d'amour, s'éloigne; elle revient en Grèce, elle nourrit des idées funestes : elle se dirige vers Leucade, fuyant les acclamations que sa présence faisait naître; elle y arrive, s'assied sur le bord du précipice (3), et là, après

(1) Planche treizième.
(2) Planche quatorzième.
(3) Planche quinzième.

ont laissé, le premier, une épigramme relative au tombeau de Sappho, le second, une épitaphe pour ce tombeau, ne font aucune mention de cette mort causée par le désespoir; Antipater suppose, même, que Sappho a été ensevelie dans sa terre natale, où on lui aurait érigé un monument; enfin Nymphis dit positivement que Sappho d'*Éresos* aima passionnément Phaon.

M. Marcellus rappelle, d'après Hermesianax, que Sappho aima Anacréon; il aurait dû faire remarquer que notre poétesse, si elle vivait encore lorsque le chantre des amours vint au monde, avait quatre-vingt-deux ans; dès-lors, l'assertion d'Hermesianax, qui vivait plus de deux siècles après Sappho, devient une fable.

Si les événements de la vie de Sappho ne nous sont connus que d'une manière incomplète, au moins il nous reste quelques-uns de ses écrits, et ils sont bien de nature à justifier la grande célébrité dont ils ont joui dans l'antiquité comme chez les modernes.

On voit, par le grand nombre d'écrivains qui ont cité des vers de Sappho, qu'elle était très en honneur chez les anciens. C'est à cette circonstance que nous devons le peu qui nous a été conservé d'elle.

Antipater de Sidon, Apostolius, Aristote, Athénée, Ausone, Cicéron, Christodore, Damocharis, Démétrius de Phalère, Denys d'Halicarnasse, Élien, Eustathe, Hermesianax, Hérodote, Horace, Longin, Macrobe, les marbres d'Arundel, Ménandre, Nymphis, Ovide, Pinytus, Platon l'épigrammatiste, Pline, Plutarque, Pollux, Strabon, Stobée, Achille Tatius, contiennent des indications sur notre poétesse, ou des vers qui lui sont attribués.

Chez les modernes, Mad. Dacier, Wolf, Barthélemy, Visconti, et MM. Marcellus et d'Hauteroche, ont recueilli ses écrits, ou tâché d'éclaircir les difficultés que présente l'histoire de sa vie.

Je reprocherai à M. d'Hauteroche, qui a publié, dans la Biographie universelle, une excellente Notice sur la Sappho d'Éresos, consacrée en grande partie à celle de Mytilène, d'avoir dit qu'Hérodote entre dans les moindres particularités sur la vie, les écrits et la famille de notre poétesse, et qu'il se complaît à raconter les plus légères circonstances qui lui sont relatives. Hérodote se borne à indiquer le lieu de la naissance de Sappho, à nommer son père et ses trois frères, à dire qu'elle a écrit des poésies, et qu'elle a déchiré Rhodopis dans ses vers.



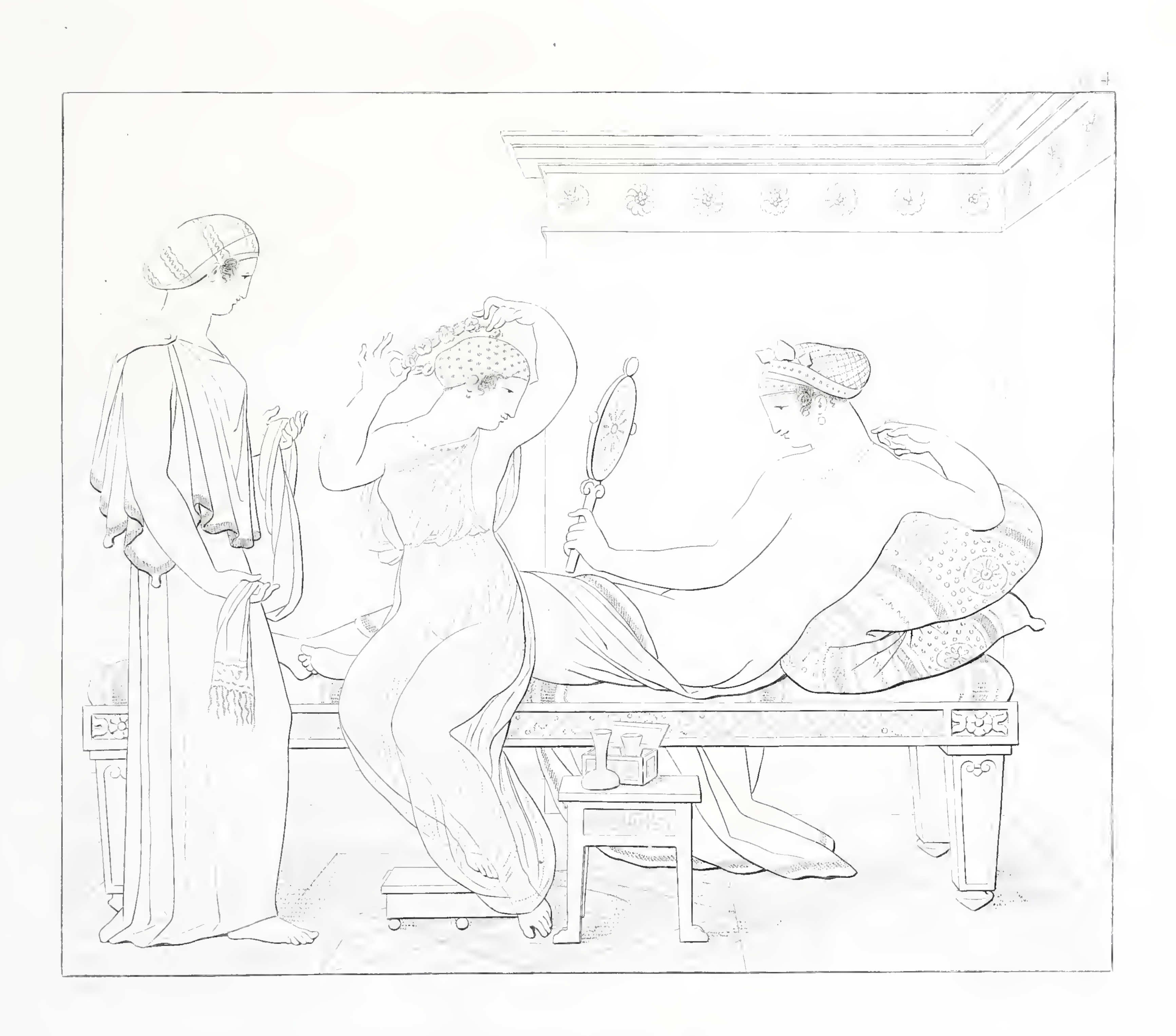
Pl. 2.

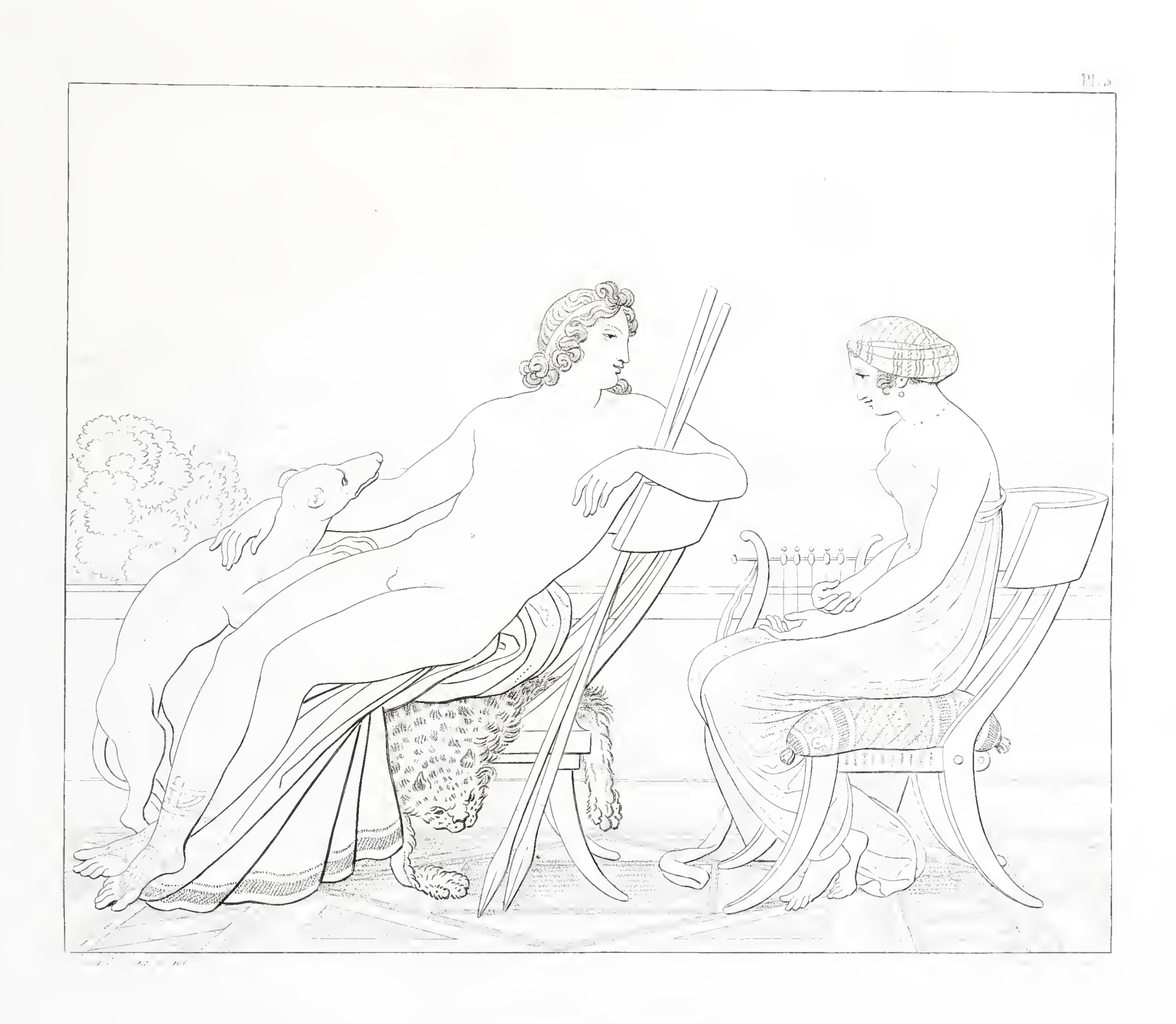


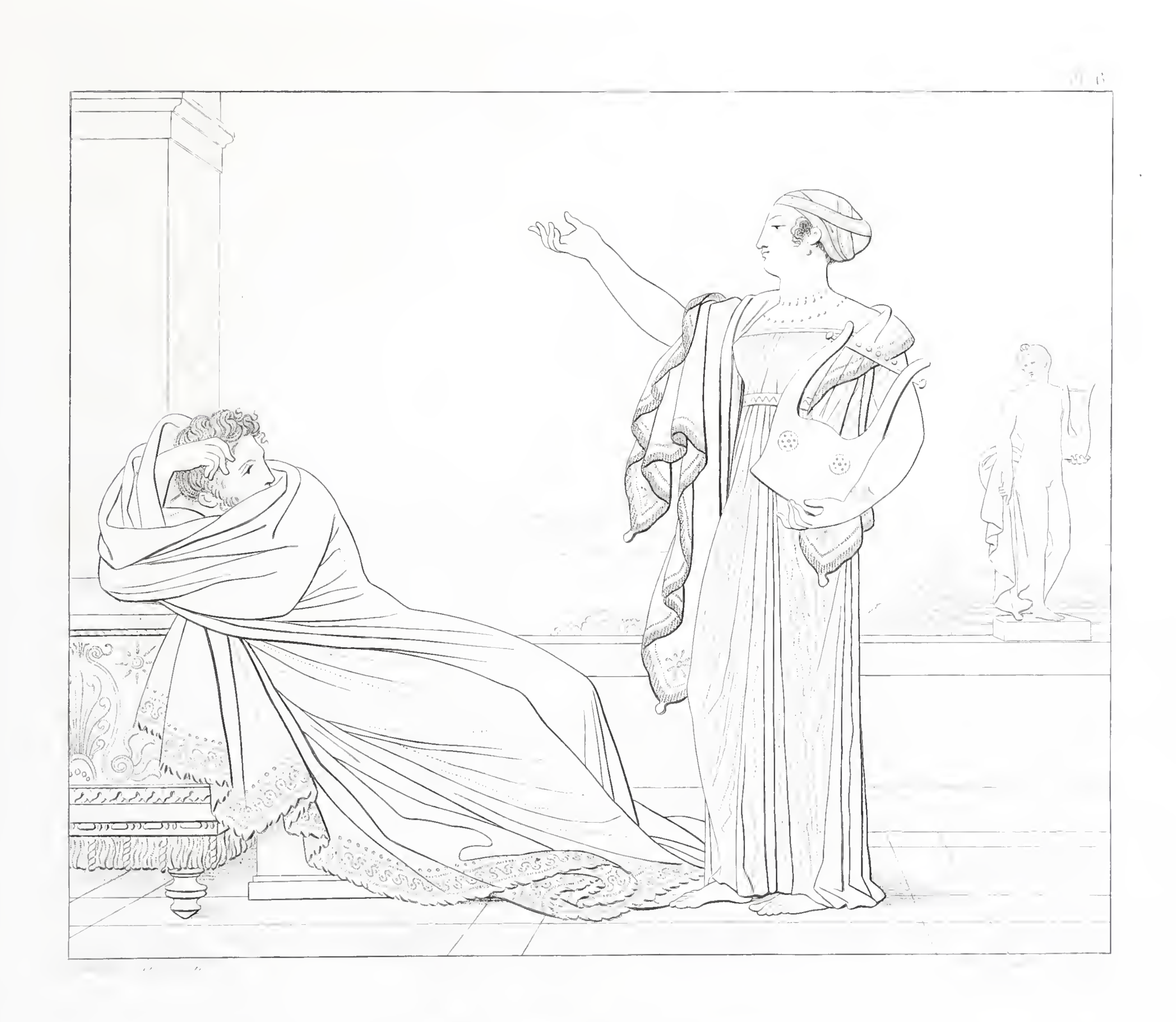
Psyché refuse l'époux que ses parents lui présentent

Pl. 5.



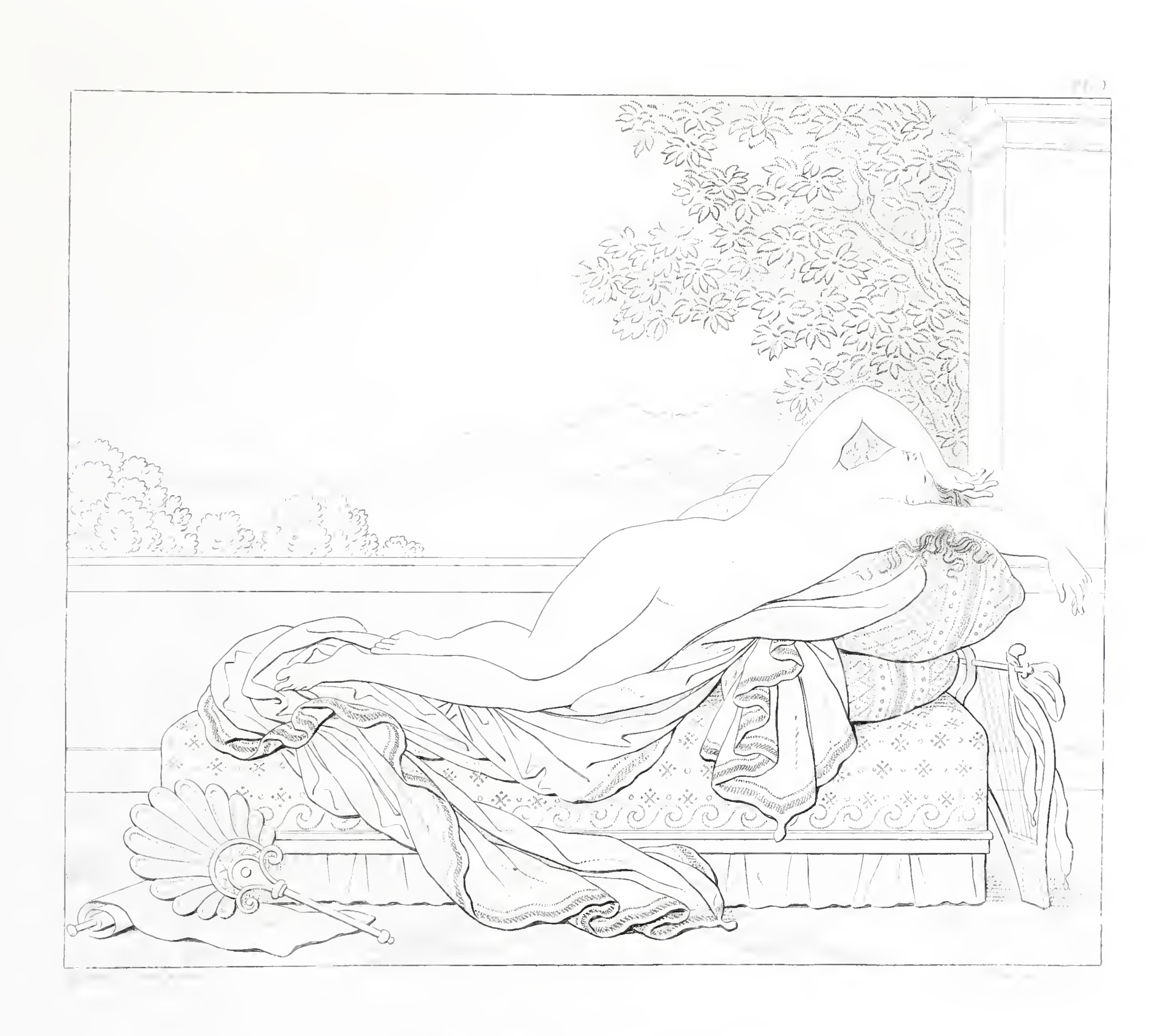


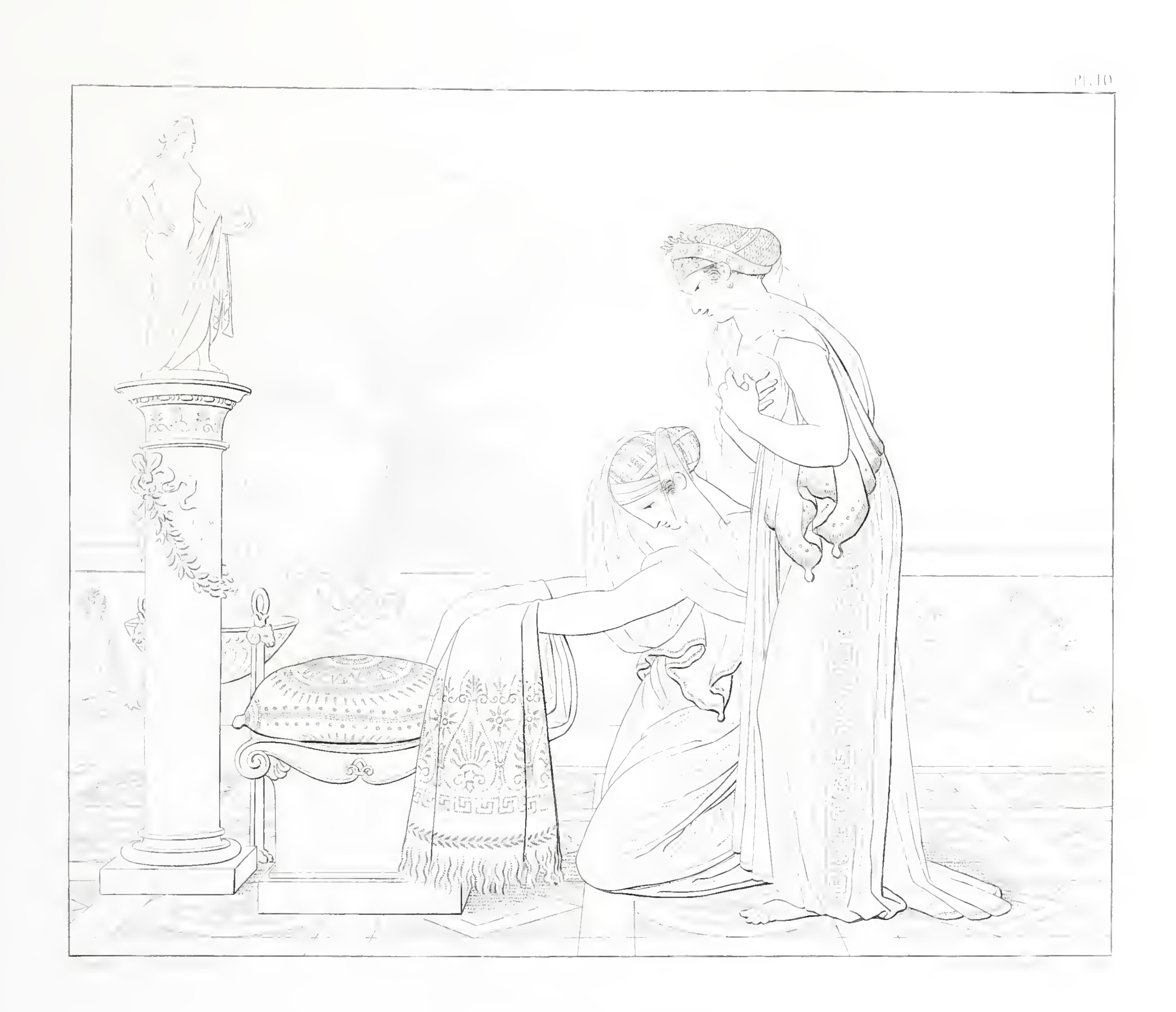





ΠΕΛΑΓΩ
ΜΕΝΙϹΚΟ

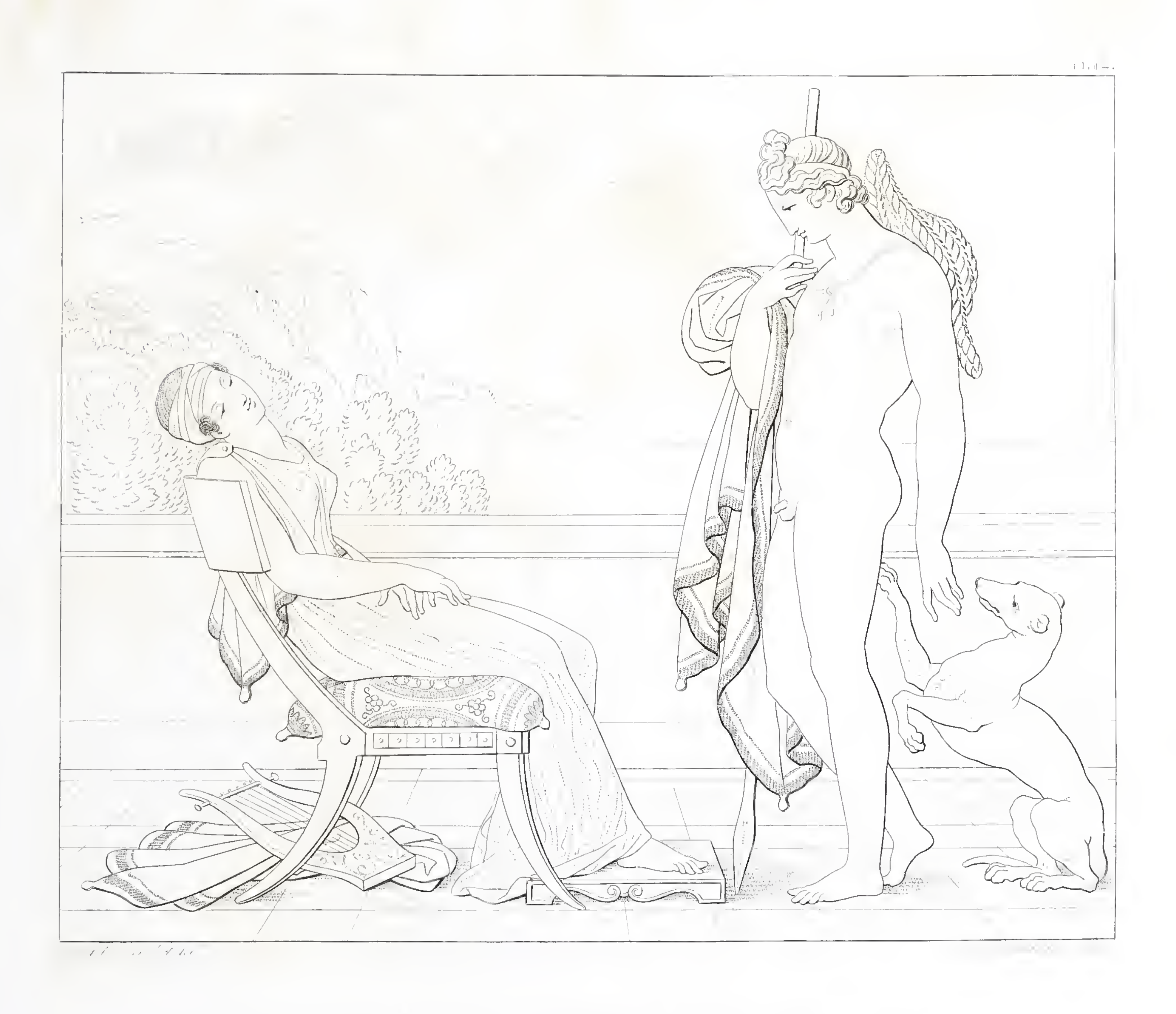

ΤΙΜΑΔΟϹ ΑΔΕ ΚΟΝΙϹ





[illegible]





Je n'entends plus [illegible] douce [illegible]

Pl. 12.



Sapho repoussée de Phaon [illegible]

Pl. 14.



Pl. 15.



Inspiration de Sapho



Mort de Sapho.

BION. (1)

MORT D'ADONIS.

Je pleure Adonis. Le bel Adonis n'est plus! Le bel Adonis n'est plus! Les Amours pleurent avec moi.

Cesse de dormir, ô Vénus! sur des tapis de pourpre; lève-toi, déesse infortunée; prends des habits de deuil, frappe ton sein, et dis à toute la nature : le bel Adonis n'est plus!

Je pleure Adonis. Les Amours pleurent avec moi.

Le bel Adonis est étendu sur la montagne. Une dent blanche a déchiré sa cuisse blanche. A peine il respire, et Vénus s'en désespère. Un sang noir coule sur sa peau d'albâtre. Ses yeux, si bien ombragés, sont déja fixes; les roses de ses lèvres ont disparu. Avec lui meurt un baiser que Vénus voudrait rendre éternel (2). Vénus trouve encore des charmes à l'embrasser, même sans

(1) L'antiquité, en nous léguant quelques-unes des œuvres de Bion, ne nous a presque rien transmis sur les circonstances de la vie de ce poète célèbre; nous savons seulement, et nous le devons à Moschus, qui, dans une élégie justement célèbre, a déploré la mort de son maître, de son ami, que Bion était de Smyrne; qu'il fut contemporain de Théocrite (*); qu'il vint habiter Syracuse, patrie de Moschus; qu'il mourut empoisonné, mais que ses meurtriers furent punis.

Je n'ai joint aux compositions de Girodet que les idylles dans lesquelles il a puisé ses sujets. Ici, comme pour Sappho, comme pour Moschus, le texte ne devient nécessaire que pour l'intelligence des dessins.

P.-A. C.

(2) Planche première.

(*) Lenglet-Dufresnoy, Le Batteux, M. de Marcellus, etc., prétendent que Bion et Moschus vécurent environ un siècle après Théocrite. L'élégie de Moschus, sur la mort de Bion, prouve que cette assertion est erronée. MM. Gail et Amar Durivier ont déja fait cette remarque : l'un dans la Préface de la traduction de ces deux poètes; le second, dans la Notice sur Bion, insérée dans la *Biographie universelle* de Michaud.

vie; mais, les baisers dont elle le couvre à sa dernière heure, Adonis ne les a pas sentis.

Je pleure Adonis. Les Amours pleurent avec moi.

Adonis a reçu à la cuisse une blessure affreuse, épouvantable. Plus affreuse encore est la blessure que Vénus porte au fond du cœur. Autour de leur jeune maître ses chiens poussent des hurlements, les Oréades sont éplorées. Quant à Vénus, elle erre dans les bois, désespérée, sans atours, nu-pieds (1): les ronces, en passant, la déchirent et font couler son sang divin. Poussant des cris aigus, elle parcourt les longues vallées, elle appelle à haute voix son époux assyrien, son cher enfant. Cependant, le sang noir qui s'échappe à gros bouillons de sa blessure, inonde la poitrine d'Adonis, et ses flancs, naguère couleur de neige, sont devenus couleur de pourpre.

Hélas! hélas! ô Vénus! crient, en gémissant, les Amours.

En perdant son bel époux, elle a perdu sa beauté divine. Oui! tant qu'Adonis a vécu, Vénus fut belle; mais, la mort d'Adonis a fait évanouir sa beauté. Hélas! hélas! Les monts, les chênes s'écrient: Hélas! Adonis! Les fleuves pleurent la perte que Vénus a faite; les fontaines, au haut des montagnes, versent des larmes sur Adonis; les fleurs rougissent de douleur; et Vénus, à travers les collines, à travers la ville, fait entendre des chants lamentables.

Hélas! hélas! ô Vénus! le bel Adonis n'est plus. Écho répète tristement: le bel Adonis n'est plus!

Qui ne compatirait à la passion malheureuse de Vénus? Hélas! hélas! Dès qu'elle vit, dès qu'elle jugea que la blessure d'Adonis était mortelle; dès qu'elle vit le sang rougir cette cuisse inanimée, les bras étendus, elle s'écria: « Demeure, Adonis, demeure, infortuné Adonis! que je te voie une dernière fois; que je t'embrasse et que je confonde mes lèvres avec les tiennes. Ranime-toi pour un instant, Adonis, autant que peut durer un baiser; que ton souffle ait le temps de couler de ton ame dans ma bouche et dans mon sein; que je dévore ce philtre enchanteur, que je m'abreuve de ton amour. Je garderai ce baiser, comme si c'était Adonis lui-même, puisque tu m'échappes, infortuné! Tu es enlevé loin de moi; tu t'en vas vers l'Achéron, vers le sombre et implacable Pluton. Et moi, malheureuse, je vis! je suis déesse, et je ne puis te suivre! Reçois, ô Proserpine! mon époux. Oui! tu es bien plus puissante que moi. Tout ce qu'il y a de beau est précipité dans ton empire. Oh! que je suis mal-

(1) Planche seconde.

heureuse! Ma douleur est inconsolable. Je pleure Adonis qui m'est enlevé, et je t'implore avec crainte. Tu meurs, tendre objet de mes désirs. Mon bonheur a passé comme un songe. Vénus est veuve, et près d'elle les Amours n'ont plus rien à faire. Avec toi, j'ai perdu ma ceinture. Mais, enfin, téméraire, pourquoi te livrer à la chasse? Pourquoi, avec tant de beauté, combattre les bêtes féroces?» Ainsi Vénus déplorait son malheur : les Amours gémissaient avec elle.

Malheur, malheur à Vénus! le bel Adonis n'est plus. La déesse de Paphos verse autant de larmes qu'Adonis perd de sang; mais, en tombant sur la terre, le sang se change en rose, les larmes en anémone.

Je pleure Adonis; le bel Adonis n'est plus!

Cesse, ô Vénus! de faire retentir les bois de tes plaintes. Déja, les apprêts sont finis; un lit funèbre est dressé pour Adonis. C'est ton propre lit, ô Vénus! qu'occupe Adonis mort(1). Quoique mort, il est encore plein de charmes: il est beau, mort, comme s'il était endormi. Étends sous lui ces étoffes moelleuses sur lesquelles il reposait, sur lesquelles il goûtait avec toi les douceurs d'un sommeil divin, dans une couche dorée. Vois Adonis, et gémis. Place à ses côtés des guirlandes, des fleurs. Ah! depuis qu'il a cessé de vivre, toutes les fleurs, toutes se sont flétries avec lui. Verse sur lui, verse les doux parfums, les essences embaumées. Ah! périssent tous les parfums, ton parfum n'est plus, Adonis. Le tendre Adonis repose sur des étoffes de pourpre; autour de lui les Amours pleurent et gémissent; ils ont coupé leurs cheveux en signe de deuil. L'un foule aux pieds ses flèches ailées, l'autre son arc, un troisième brise son carquois. Celui-ci dénoue la chaussure d'Adonis; celui-là porte de l'eau dans des vases d'or; un autre lave la blessure; un autre, enfin, rafraîchit Adonis en agitant ses ailes(2).

Les Amours pleurent aussi sur Vénus elle-même. Hyménée a éteint son flambeau sur le seuil du temple; il a jeté loin de lui sa couronne nuptiale. Adieu, hymen, adieu les doux chants d'hymen. On n'entend que des cris plaintifs. Hélas! sont-ils plutôt pour Adonis que pour l'Hyménée? Les Grâces pleurent le fils de Cinyre : le bel Adonis n'est plus, se disent-elles, en poussant des cris plus aigus que toi-même, ô Dioné! Les Muses (3) elles-mêmes pleurent Adonis, et le rap-

(1) Planche troisième.
(2) Planche quatrième.
(3) Planche cinquième.

pellent par leurs chants; mais il ne les entend pas, et lors même qu'il pourrait les entendre, Proserpine ne voudrait point le laisser aller (1). Cesse tes gémissements, ô déesse de Cythère! taris tes larmes (2), car tu devras pleurer encore, et, chaque année, faire éclater de nouveau ta douleur.

(1) Moutonnet de Clairfons et M. Gail présentent ici dans leur traduction un contre-sens évident; ils ont lu Μοῖραι, au lieu de Μοῖσαι; ils ont, ainsi, supposé que *les Parques pleuraient Adonis,* et *le rappelaient par leurs chants.* Ce dernier membre de phrase aurait dû avertir les deux traducteurs, et leur faire reconnaître que c'étaient *les Muses* et non *les Parques* qui pleuraient Adonis et le rappelaient par leurs chants. M. Boissonade a rétabli ce passage dans son édition des poètes grecs.

Girodet s'est servi, à ce qu'il paraît, de la traduction de Moutonnet de Clairfons, et il a mis les Parques en scène, mais il ne les a pas fait *chanter:* il les a représentées implorant Proserpine en faveur d'Adonis. Ce n'est pas la pensée du poète grec, mais elle est digne de lui.

P.-A. C.

(2) Les deux traducteurs que je viens de nommer, et Heskin avant eux, sont tombés encore ici dans une étrange méprise; ils ont supposé que le poète disait à Vénus : Fuis dans ce jour *les plaisirs,* selon M. Gail, *les festins,* d'après Moutonnet de Clairfons, conforme, sous ce rapport, à Heskin, qui a traduit la phrase grecque par ces mots, *et hodie abstine à conviviis,* sans s'apercevoir que ce conseil était tout-à-fait hors de vraisemblance, et qu'il y avait évidemment altération dans le texte. En effet, M. Boissonade, en rétablissant κομμῶν, au lieu de κώμων, donne à la phrase un sens raisonnable, et c'est cette leçon que j'ai suivie.

P.-A. C.

L'AMOUR ET L'OISELEUR.

Un oiseleur, encore adolescent, faisant la chasse aux oiseaux dans un bois épais, vit le volage Amour perché sur une branche de buis. A cette vue, plein de joie, parce qu'il le prenait pour un gros oiseau, il assemble et entrelace tous ses gluaux, puis guette l'Amour qui sautait de branche en branche (1). A la fin, désespéré de n'obtenir aucun succès, il jette ses gluaux, va trouver un vieux laboureur qui lui avait appris l'art de s'en servir, lui raconte ce qui lui est arrivé, et lui montre l'Amour posé sur un arbre (2). Le vieillard sourit, et, branlant la tête : Oh! oh! dit-il à l'enfant, cesse cette chasse, et ne poursuis pas cet oiseau-là; fuis loin de lui, c'est une méchante bête. Tu seras heureux tant que tu ne l'auras point attrapé; mais, une fois que tu auras atteint l'âge d'homme, celui qui maintenant se dérobe à tes poursuites, lui-même, de son plein gré, s'approchant à l'improviste, viendra se poser sur ta tête.

(1) Planche sixième.
(2) Planche septième.

L'AMOUR ET LE BERGER.

La puissante Vénus m'apparut pendant mon sommeil; sa belle main conduisait l'Amour; l'enfant baissait timidement les yeux. «Aimable berger, me dit-elle, prends mon fils, apprends-lui à chanter (1).» Elle dit, et disparaît. Moi, innocent que j'étais, tout ce que je sais de chansons pastorales, je me mets à les répéter à Cupidon, comme s'il eût voulu les apprendre; je lui raconte comment la flûte fut inventée par Minerve, les pipeaux par le dieu Pan, la lyre par Mercure, et la cithare par le divin Apollon. Telles étaient mes leçons (2). Lui, sans se soucier de mes paroles, me chantait de son côté des sujets érotiques; il m'enseignait les amours des mortels et des dieux, et les aventures de sa mère (3). De ce moment, j'ai oublié tout ce que j'enseignais à Cupidon; mais, ses leçons amoureuses, je les ai toutes retenues.

(1) Planche huitième.
(2) Planche neuvième.
(3) Planche dixième.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON, LYCIDAS.

MYRSON.

Veux-tu, ô Lyeidas! charmer mes oreilles et toueher mon eœur par quelque ehant sieilien, par quelque réeit amoureux, eomme le Cyelope Polyphème en faisait entendre à Galatée au bord de la mer?

LYCIDAS.

Je ne demande pas mieux, ô Myrson! que de ehanter; mais, que chanterai-je?

MYRSON.

Raeonte, ô Lycidas! l'aventure de Seyros; chante l'amour délieieux du fils de Pélée, ses baisers furtifs, son entrée furtive dans un lit virginal; eomment ee jeune héros revêtit des habits de femme; eomment il déguisa son sexe, et eomment Aehille, obscur et ineonnu au milieu des filles de Lyeomède, était l'objet des soins attentifs de Déidamie.

LYCIDAS.

Autrefois un berger enleva Hélène et la eonduisit sur le mont Ida, au grand désespoir d'Œnone. Sparte indignée souleva tous les peuples de l'Achaïe. Des habitants de l'Hellénie, de Mycènes, de l'Élide, de la Laeonie, pas un ne resta dans ses foyers : tous brûlent de venger l'affront par une guerre sanglante. Seul, Achille était caché au milieu des filles de Lycomède. Il apprenait à manier, non les armes, mais la laine. Sa main blanehe s'oeeupait de travaux de jeunes filles ; comme elles il tissait de la toile. Il ne paraissait pas moins femme qu'elles-mêmes; les mêmes roses brillaient sur la neige de ses joues; sa démarche était celle d'une jeune vierge; ses cheveux étaient couverts d'un voile; mais, il avait le eœur de Mars : l'amour lui fit sentir qu'il était homme.

Depuis l'aurore jusqu'à la nuit, il était assidu auprès de Déidamie; quelquefois il lui baisait la main (1); plus souvent il soulevait dans ses bras la belle princesse : de douces larmes roulaient dans ses yeux. Il ne mangeait avec aucune autre de ses compagnes. Tous ses soins empressés tendaient à partager sa couche. Un soir enfin il lui dit : « Toutes nos sœurs dorment les unes avec les autres. Moi, je suis seule; toi, jeune amie, tu dors seule aussi. Et nous, jeunes vierges, toutes deux du même âge, toutes deux belles, pourquoi, seules, coucherions-nous dans des lits séparés? Cette cloison triste et envieuse, qui me sépare de toi, fait mon tourment. Je ne veux plus, loin de toi,..... »

MORT D'HYACINTHE (2).

FRAGMENT.

Apollon reste muet, dans l'excès de sa douleur; il cherche tous les remèdes, interroge tous les secrets de l'art; il verse à pleines mains l'ambrosie et le nectar sur la blessure d'Hyacinthe; mais, hélas! contre les Parques tous les remèdes sont impuissants.

(1) Planche onzième.
(2) Planche douzième.

























MOSCHUS. (1)

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE.

IMITATION.

O toi, qui sus dicter, sur un rhythme facile,
Au rival de Bion sa plus touchante idylle,
Rends de son faible écho les chants harmonieux,
Tendre Amour; daigne encore, enfant ingénieux,
Échauffer mes crayons d'une seule étincelle
Du feu qu'à ton flambeau sut dérober Apelle.
Humble élève des Grecs, je veux peindre et chanter
La fille d'Agénor, toi-même et Jupiter.

Juste orgueil, doux espoir d'une illustre famille,
Du puissant Agénor la belle et chaste fille
Sur son lit virginal savourait le repos;
Le Sommeil autour d'elle effeuillait ses pavots,
A cette heure où la Nuit, fuyant devant l'Aurore,
Mêle une ombre incertaine au jour douteux encore;
A cette heure où d'un calme aussi doux que le miel
La pure volupté glisse du haut du ciel,
Presse d'un poids léger la paupière affaissée

(1) Moschus, comme Bion, n'est connu que par quelques idylles échappées au ravage du temps; la plus célèbre est celle dans laquelle il déplore la perte de Bion, dont il fut tout à-la-fois l'élève et l'ami.

C'est principalement dans l'*Enlèvement d'Europe*, dont il a laissé une imitation en vers, que Girodet a puisé le plus grand nombre de ses compositions; je me suis donc borné à joindre à ce petit poème les idylles ou fragments d'idylles auxquels s'appliquent les autres dessins du peintre.

P.-A. C.

Et de songes riants rafraîchit la pensée ;
Lorsqu'au chevet d'Europe, un de ces dieux ailés,
Par qui sont du destin les décrets dévoilés,
Envoyé par Vénus à la jeune princesse,
Remplit ses sens de trouble, et pourtant l'intéresse.
Ce dieu, couvrant son front de magiques vapeurs,
Offre à ses yeux trompés deux fantastiques sœurs,
Deux femmes, comme on voit un vain songe en produire,
Qui du monde soumis se partageaient l'empire.
La première régnait sur ces nobles climats
Que Neptune enrichit, que gouverne Pallas ;
Elle prétend qu'Europe, en son sein élevée,
A sa mère doit être à jamais conservée.
Reine des beaux pays où les dieux immortels
Ont fait naître l'encens qu'on brûle à leurs autels,
L'autre, de Jupiter alléguant la promesse,
Dans ses bras, sans obstacle, entraînait la princesse (1);
L'ordre du roi des dieux et l'arrêt des destins
La livraient, disait-elle, à ses royales mains.

De mouvements confus la vierge palpitante
S'élance, en s'éveillant, de sa couche brillante.
Long-temps elle croit voir, elle voit de ses yeux
Ces reines dont dépend son sort mystérieux,
Et rêveuse, en silence, au jour qu'elle voit luire,
Redemande l'erreur qui vient de la séduire.
Enfin, son cœur, trop plein de sentiments nouveaux,
A travers ses soupirs laisse échapper ces mots :
« Qu'ai-je vu cette nuit ? D'une vierge sensible
« Quel dieu trouble le calme et le sommeil paisible ?

(1) Planche première. Dans cette planche, comme dans ses vers, Girodet suppose que c'est l'Asie qui enlève Europe; c'est une erreur. Agénor était roi de Phénicie; c'était l'Asie qui voulait conserver Europe, comme l'*ayant elevée dans son sein;* l'étrangère, celle qui représentait le pays auquel Europe donna son nom, était donc celle qui régnait

« Sur ces nobles climats
« Que Neptune enrichit, que gouverne Pallas ; »

et c'était, dans la composition de Girodet, Pallas qui devait

« Dans ses bras, sans obstacle, entraîner la princesse. »

P.-A. C.

« Quelle est cette étrangère à qui je me livrais?
« Sans la connaître encor je sens que je l'aimais.
« Elle me caressait comme sa propre fille;
« De quelle majesté tout son visage brille!
« Je lis dans ses regards sa tendresse pour moi.
« Mon ame se partage entre ma mère et toi,
« Belle étrangère!... Eh quoi! quitterais-je ma mère?
« Ne recevrais-je plus les doux baisers d'un père?
« Puissent, dieux immortels, vos oracles obscurs
« Être un indice heureux de mes destins futurs! »

Il était un autel, entouré de portiques,
Voué par Agénor à ses dieux domestiques.
Le roi, la reine, Europe, y venaient chaque jour
Porter leurs riches dons, leurs vœux et leur amour.
Seule Europe s'y rend : sa prière discrète
Interroge des dieux la volonté secrète,
De ces dieux qui, bientôt, sans pitié, de concert,
Vont livrer sa pudeur aux feux de Jupiter.
Mais déja l'encens brûle, et les flammes pétillent;
Des prophétiques dieux les simulacres brillent.
Europe émue en tire un pronostic heureux,
Sans voir l'aigle divin qui planait dans les cieux.
Elle court, en son sein cachant son allégresse,
Porter à ses parents son tribut de tendresse,
Redouble à leur aspect ses doux empressements,
Et reçoit le dernier de leurs embrassements.

Un jeune et noble essaim de beautés virginales
D'Europe accompagnait les courses matinales.
Même âge, mêmes goûts liaient ces jeunes cœurs;
Elles se chérissaient comme de tendres sœurs,
Et soupçonnaient à peine un sentiment plus tendre.
Leur cortége au matin ne se fait pas attendre.
Quels seront en ce jour leurs innocents plaisirs?
La jeune fleur qui s'ouvre au souffle des zéphyrs
Les invite à fouler la naissante verdure.
Du discret Anaurus l'onde limpide et pure,

Loin des profanes yeux rassurant leur pudeur,
D'un bain voluptueux leur offre la fraîcheur (1);
Et l'écho des vallons, dans leurs danses légères,
Les convie à s'unir aux nymphes bocagères (2).
A son insu, voilé dans un nuage d'or,
Jupiter dirigeait la fille d'Agénor
Vers la rive des mers, où l'onde blanchissante
Expire mollement sur la plage odorante.

Une riche corbeille, ouvrage merveilleux,
Chef-d'œuvre inimité du forgeron des dieux,
Pend au bras arrondi de la jeune princesse.
La reine lui transmit ce gage de tendresse;
De l'illustre Libye elle en reçut le don,
A sa parente offert par le fils de Junon,
Dans les jours solennels du brillant hyménée
Qui la fit de Neptune épouse fortunée.
Sur le souple métal Vulcain sut figurer
Mille objets différents qui semblaient respirer.
La fille d'Inachus, sous sa forme empruntée,
Nageait rapidement sur la vague argentée.
Plus loin elle abordait au rivage fameux
Où le Nil, divisant ses torrents écumeux,
Et quittant à regret les sables qu'il féconde,
Porte à Téthys sept fois le tribut de son onde.
C'est là que, préludant aux amoureux larcins,
Jupiter la touchait de ses divines mains,
Faisait évanouir sa forme mensongère,
Et lui rendait ses traits et sa beauté première;
Il l'admettait enfin au rang des immortels,
Et les peuples surpris lui dressaient des autels.
Sur ses dehors brillants l'élégante corbeille
Offre un gardien jaloux: Argus déja sommeille,
Par degrés il succombe aux perfides vapeurs
Dont Mercure à longs traits lui verse les douceurs;
Bientôt le dieu rusé d'un coup de cimeterre

(1) Planche seconde.
(2) Planche troisième.

L'étendait à ses pieds : son sang couvrait la terre,
Et soudain, ô prodige, un oiseau radieux
Sur un cercle étoilé déployait, glorieux,
L'or, l'azur, le saphir, l'émeraude et l'opale.
Cet orbe éblouissant, s'allongeant en ovale,
De la riche corbeille enrichissait les bords,
Que Flore allait couvrir de ses plus doux trésors.

Déja, courbant à peine, en sa course folâtre,
Les gazons que ses jeux ont choisis pour théâtre,
Le sémillant essaim de nos jeunes beautés
Se répand sur la rive à pas précipités,
Aspire le parfum des campagnes fleuries,
Et cueille, en badinant, les moissons des prairies :
Le soin de leur parure et les autels des dieux
Réclament à l'envi ce butin précieux.

En groupes inégaux tout l'essaim se partage.
De quelque objet touchant chaque fleur est l'image.
Glycère, qui choisit le narcisse odorant,
Rêve à la triste Écho ; d'Adonis expirant,
De Vénus éperdue alors qu'il l'abandonne,
Psyché plaint les destins en cueillant l'anémone.
A ces tendres regrets ne livrez pas vos cœurs,
Jeunes beautés ! l'amour est caché sous ces fleurs.
Qui du souci doré fera tomber la tête?
C'est l'objet envié d'une riche conquête ;
Plusieurs pour l'obtenir livrent de doux combats.
Vers le buisson voisin Naïs porte ses pas,
Contente de ravir à leur sombre retraite
La suave hyacinthe et l'humble violette.
Praxidice avec art entrelace ces fleurs,
Mélange leurs parfums, assortit leurs couleurs,
Les courbe en diadème, en guirlande les tresse,
Et fait briller son goût ainsi que son adresse ;
Pour en couvrir son front, pour en parer son sein,
Le clair miroir des eaux va diriger sa main.
Mais, telle que Vénus, quand des Graces décentes

Le cortége l'entoure en ses courses riantes,
Aux jardins d'Amathonte, aux bosquets de Paphos,
Ou quand les dieux des mers la portent sur les flots,
Telle Europe, en cueillant la rose purpurine,
Brille parmi ses sœurs d'une beauté divine.
Toutefois, ô destin! à ces amusements
Il ne lui restait plus à se livrer long-temps;
Un dieu devait bientôt de sa chaste ceinture
Sur le lit nuptial lui ravir la parure.

La déesse qui, seule, impose au roi des dieux
Au gré de son caprice un joug impérieux,
Vénus l'avait blessé d'une flèche rapide,
Enlevée au carquois de son enfant perfide.
Europe était l'objet de ses vœux les plus doux.
Mais comment de Junon tromper les yeux jaloux?
Comment séduira-t-il une chaste mortelle?
Il demande à l'Amour une ruse nouvelle.
De ces dehors menteurs dont l'Égypte jadis
Couvrit avec mystère un dieu puissant, Apis,
Jupiter s'enveloppe, et le maître du monde
Dirige, ainsi caché, sa course vagabonde.
La forme d'un taureau cache un dieu séducteur.
Mais qu'il est différent, sous cet aspect menteur,
De l'animal grossier dont la marche pesante
Brise, en traînant le soc, une glèbe indolente;
Dont le servile cou, pour le labeur formé,
Stupidement se plie au joug accoutumé!
Tel n'est pas Jupiter: sa douteuse enveloppe
Eût, trahissant le dieu, pu détromper Europe.
Son corps lisse et poli, teint de safran et d'or,
A dans ses mouvements un gracieux essor.
Comme au soir d'un beau jour luit Hespérus sans voile,
Au milieu de son front brille une blanche étoile.
Une langueur humide inonde ses beaux yeux,
Où vient se refléter le tendre azur des cieux;
Et le croissant doré de la lune naissante
Termine de son front la parure charmante.

Loin de fuir son aspect, les timides beautés
Sur lui fixent soudain leurs regards enchantés.
Il vient obliquement vers celle qu'il adore,
Feint de s'en éloigner, fuit, et revient encore (1).
Sur ses pas il exhale un souffle qui des fleurs
Augmente le parfum, ravive les couleurs.
Près d'Europe il s'arrête, et la chaste princesse
Involontairement le flatte et le caresse.
Palpitant de plaisir, et d'espoir et d'amour,
D'un bras rempli de grâce il lèche le contour.
A ses naseaux gonflés ôtant l'écume humide,
Europe lui répond par un baiser timide,
Bientôt suivi d'un autre, et le parc de fleurs.
En mugissant, le dieu soupire ses ardeurs:
Il mugit; vous croiriez auprès de vous entendre
Les doux sons d'une flûte harmonieuse et tendre.
Aussitôt il fléchit les genoux mollement,
Et fixant sur Europe un regard suppliant,
Lui présente sa croupe en navire arrondie.
Par le plaisir Europe à l'instant enhardie,
A conçu le projet d'un passe-temps nouveau :
« Venez, asseyons-nous, comme sur un vaisseau,
« Dit-elle; asseyons-nous, ô mes chères compagnes ;
« Allons nous promener aux voisines campagnes (2).
« Toutes ensemble il peut aisément nous porter.
« J'en atteste Vénus, rien n'est à redouter.
« Combien il est plus beau que ceux de son espèce!
« Ainsi que l'homme il est capable de tendresse;
« On dirait qu'il raisonne et qu'il pense; je crois
« Qu'il ne lui manque rien que le don de la voix. »
La première, en riant, Europe au cou d'albâtre
Prend l'essor pour s'asseoir, et le groupe folâtre,
Autour d'elle pressé, s'apprête à l'imiter.
« Je veux en être aussi.... C'est à moi de monter... »
Eglé, Doris... Soudain, en bondissant de joie,
Le dieu vainqueur se lève, il emporte sa proie;

(1) Planche quatrième.
(2) Planche cinquième.

Ce noble et doux fardeau rend son poids plus léger,
L'œil à peine le suit, il vole vers la mer (1).

La fille d'Agénor, palpitante, éperdue,
Vers ses sœurs qu'elle appelle en vain jette la vue,
Vainement les implore en leur tendant les bras (2).
Loin d'elles, Jupiter, précipitant ses pas,
Déja rase les flots, tel qu'un dauphin rapide.
Alors le roi des mers, hors de la vague humide,
Lève paisiblement son front majestueux,
Et son aspect fait fuir les vents tumultueux;
Lui-même il sert de guide à son auguste frère;
A sa voix, évoqués du fond de l'onde amère,
De l'hymne nuptial tous les chantres marins
Sur leur conque sonore entonnent les refrains.
Écho les répéta sur les altières cimes,
Aux rivages lointains, dans les profonds abîmes.
Des nymphes de Téthys l'essaim voluptueux
Admire, d'un regard jaloux et curieux,
De la fille des rois la beauté séduisante.
D'une main abaissant sa tunique ondoyante,
De l'autre elle s'appuie au front du ravisseur.
On voyait dans ses yeux le regret, la frayeur,
L'étonnement confus et la vague espérance.
Elle baissait la tête et gardait le silence (3).
Son écharpe servait de jouet aux zéphyrs,
Et leur souffle léger, imitant ses soupirs,
Soulevaient mollement la craintive princesse.
Les états d'Agénor, les rives de la Grèce (4),
Tout avait fui loin d'elle; et sous ses tristes yeux,
Le vaste champ des mers, l'immensité des cieux,

(1) Planche sixième.
(2) Planche septième.
(3) Planche huitième.
(4) Jupiter, en quittant les rivages de la Phénicie, où régnait Agénor, vint aborder dans l'île de Crète; *les rives de la Grèce* ne fuyaient donc pas loin des yeux d'Europe. C'est la suite de l'erreur que j'ai déja signalée à l'occasion de la première planche.

P.-A. C.

Se montraient tour à tour. De sa voix impuissante
S'exhale tristement cette plainte touchante :
« Être mystérieux, arbitre de mon sort,
« Parle, que dois-je espérer, que dois-je craindre encor ?
« Quel terme aura ta course, et quelle destinée
« Attend, en te suivant, Europe infortunée ?
« Quel es-tu ? que veux-tu ? Si l'encens des mortels
« Parfume en ton honneur un temple, des autels,
« Pourquoi d'une menteuse et perfide enveloppe
« Abuser, pour tromper la trop crédule Europe ?
« Différent de toi-même en tout tu me parais :
« Tu devrais n'habiter que les prés, les guérets.
« Vit-on jamais l'oiseau nager au sein des ondes ?
« Les poissons fendre l'air en troupes vagabondes ?
« Jusqu'où va ton pouvoir ? Tu vogues sur les mers,
« Peut-être tu pourrais t'élever dans les airs ;
« Peut-être tu pourrais dans l'infernal abîme,
« Dieux cruels ! j'en frémis, entraîner ta victime.
« Ah ! pouvais-je prévoir, en te couvrant de fleurs,
« Que tu voulais, ingrat, causer tous mes malheurs.
« Je t'avais destiné dans les gras pâturages,
« De cent rois mes aïeux opulent héritage,
« Le jour des bois charmants, la nuit un abri sûr.
« Je voulais te nourrir du froment le plus pur ;
« Tu m'aurais promenée au milieu des campagnes,
« Moi, mes tendres parents et mes jeunes compagnes ;
« Tu n'aurais sous le joug jamais courbé ton front,
« Traîné le char pesant, creusé le dur sillon.
« Et pour tant de bienfaits... tu me ravis mon père !
« Tu m'arraches des bras de la plus tendre mère !
« Je ne reverrai plus le palais d'Agénor !
« Je n'ai donc plus d'espoir que la honte ou la mort !
« Mais vous, nymphes des mers, et toi, puissant Neptune,
« D'Europe adoucissez la cruelle infortune ;
« Secourez-moi, grands dieux, et faites-moi savoir
« Quelle divinité me tient en son pouvoir. »

Celui dont le sourcil peut ébranler le monde

Lui répond : « Modérez votre douleur profonde ;
« Cessez de craindre, un dieu vous aplanit la mer :
« Europe, je vous aime et je suis Jupiter.
« Le violent amour dont mon ame est blessée
« M'a d'un doux stratagème inspiré la pensée.
« Dans les formes des corps, mus à ma volonté
« (Tel est mon privilége, immense, illimité),
« Je puis, même des dieux trompant la clairvoyance,
« Celer ou dévoiler mon immortelle essence.
« Vous allez aborder aux rivages heureux
« Qui furent le berceau du souverain des cieux.
« C'est là que le plus grand de tous les hyménées
« Commencera pour vous de hautes destinées.
« Vos fils, nés de mon sang, ceints du bandeau des rois,
« Régiront l'univers sous d'équitables lois. »

Il dit, tout s'accomplit : la forme mensongère,
Complice du larcin du maître du tonnerre,
S'évanouit : soudain les portières des cieux
Préparent de l'hymen le lit mystérieux.
Le dieu se manifeste, et son amante, en proie
Aux torrents concentrés d'une extatique joie,
A ces ravissements laisse absorber son cœur.
Alors d'un dernier trait désarmant sa pudeur,
L'Amour lui fait sentir la plus vive blessure,
Et son divin époux détache sa ceinture.

MÉGARE ET ALCMÈNE (1).

(SONGE D'ALCMÈNE).

. . . . Qui pourrait reprocher à une mère de pleurer sur les maux de son fils? Avant de goûter le bonheur de le voir, j'ai souffert dix mois la fatigue de le porter dans mon sein; il m'a conduite jusqu'aux portes terribles des enfers, tant mes douleurs ont été vives dans un enfantement difficile; maintenant, il est au loin, dans un pays étranger, seul, en butte à une nouvelle épreuve; et moi, malheureuse mère, j'ignore si je le verrai jamais ici de retour. Cette nuit même, au milieu du doux sommeil, un triste songe m'a terrifiée, et je tremble que cette vision sinistre ne soit de mauvais augure pour mes enfants. J'ai vu mon fils, le puissant Hercule, tenant à deux mains une bêche polie, creuser, comme un mercenaire, une fosse énorme, à l'extrémité d'un champ fleuri. Il était nu, sans manteau, sans tunique et sans ceinture. Après avoir achevé cet ouvrage, solide soutien d'une terre plantée en vignes, il enfonce l'instrument de son travail dans la terre qu'il a rejetée en haut, et va reprendre les vêtements qu'il a quittés. Tout à coup un feu dévorant brille au-dessus de la fosse profonde, des torrents de flammes enveloppent mon fils. Il reculait de toute la vitesse de ses pieds pour se dérober aux atteintes cruelles de Vulcain; il agitait avec vivacité la bêche pour s'en couvrir comme d'un bouclier, et regardait çà et là autour de lui, afin de ne pas laisser prise à la flamme. J'ai cru voir le généreux Iphicle, en courant au secours de son frère, tomber, avant d'arriver jusqu'à lui, sans pouvoir se relever (2). Tel qu'un vieillard, dont les efforts sont enchaînés par les glaces de l'âge, lorsqu'il tombe, reste à terre immobile jusqu'à ce qu'un des passants,

(1) Cette idylle, fort longue, est un dialogue entre Mégare, femme d'Hercule, et Alcmène, mère de ce héros. Le fils de Jupiter était alors occupé des travaux qui lui avaient été imposés par Eurysthée. Mégare, après avoir rappelé la douleur qu'elle éprouva lorsqu'elle vit ses enfants expirer sous ses yeux, percés de flèches par leur père, que Junon avait frappé de délire, déplore l'absence de son époux et l'état d'abandon où elle se trouve. Alcmène, après avoir essayé de consoler Mégare, se livre elle-même à de cruels souvenirs, et lui raconte un songe qu'elle a eu pendant la nuit. Ce songe étant l'unique objet de la composition de Girodet, j'ai supprimé le reste de l'idylle.

P.-A. C.

(2) Planche neuvième.

touché de pitié pour ses cheveux blancs, lui tende la main; tel le fier Iphicle faisait de vains efforts pour se redresser. Et moi, je pleurais en voyant mes deux fils dans ce cruel embarras, lorsque le doux sommeil s'est éloigné de mes yeux: aussitôt l'aurore brillante a paru. Tels sont les songes, ô ma chère fille, qui m'ont troublé l'esprit toute la nuit. Puisse tout retomber sur Eurysthée, et s'éloigner de notre maison! Puissé-je être prophète pour lui seul, et puisse la destinée tromper mes autres pressentiments!

INVOCATION D'UN BERGER (1).

Hespérus, brillant flambeau de l'aimable Vénus! Hespérus, auguste ornement de la nuit azurée, dont l'éclat le cède autant à la lune qu'il l'emporte sur les autres astres, salut, étoile chérie! Je vais soupirer à la porte de ma bergère. Prête-moi ta lumière, pour remplacer celle de la lune; car, n'ayant apparu que d'aujourd'hui, elle s'est retirée plus tôt. Je ne sors pas pour exercer des brigandages, pour attaquer, de nuit, le voyageur. J'aime : il est bien de seconder les vœux d'un amant (2).

(1) Cette idylle, long-temps attribuée à Moschus, est classée, par MM. Gail et Boissonade, parmi les œuvres de Bion. P.-A. C.

(2) Planche dixième.

L'AMOUR FUGITIF.

Vénus redemandait à grands cris son fils Cupidon. « Quelqu'un a-t-il vu « l'Amour errant dans les chemins ? Le petit vaurien m'est échappé. Qui « m'indiquera sa retraite aura une récompense : il obtiendra un baiser de « Vénus (1); mais, si on me le ramène en personne, un simple baiser n'est pas « assez : qui que tu sois, tu auras mieux encore (2). Divers signes peuvent le « faire reconnaître. On distinguerait cet enfant entre vingt autres. Sa peau n'est « pas blanche, mais couleur de feu; ses yeux sont vifs et enflammés. Son esprit « est méchant et son langage aimable, car il parle autrement qu'il ne pense. Sa « voix a la douceur du miel, et, quand il se fâche, ses coups sont barbares, per- « fides. Il ne dit rien de vrai : enfant trompeur, ses jeux sont cruels. De beaux « cheveux ornent sa tête; son visage est azuré; ses petites mains sont mignonnes, « cependant ses traits portent loin : ils portent jusque vers l'Achéron, jusqu'au « palais du roi des enfers. Son corps est nu, mais son cœur est couvert d'un « voile. Ailé, comme un oiseau, il voltige tantôt vers ceux-ci, tantôt vers ceux-là, « hommes ou femmes, et il s'attache au fond de leurs entrailles. Il porte un arc « bien petit, et cet arc est armé d'une flèche : elle est bien petite cette flèche, « mais il la lance jusque dans l'Olympe. Sur son dos pend un carquois d'or « rempli de traits amers, dont souvent il me blesse moi-même. Tout est cruel « en lui, tout; mais, bien plus que tout le reste, son petit flambeau : il consume « même le soleil. Quand tu l'auras attrapé, amène-le pieds et poings liés, sans « compassion. Tu le verras pleurer : prends garde qu'il ne t'abuse; s'il se « met à rire, tiens-le d'autant plus ferme. S'il veut t'embrasser, détourne-toi : « ses baisers sont dangereux, ses lèvres distillent le poison. S'il te dit : Prends, « je te donne tout ce que j'ai d'armes; ne touche à rien : ses dons sont perfides, « tout ce qui vient de lui est imprégné de feu. »

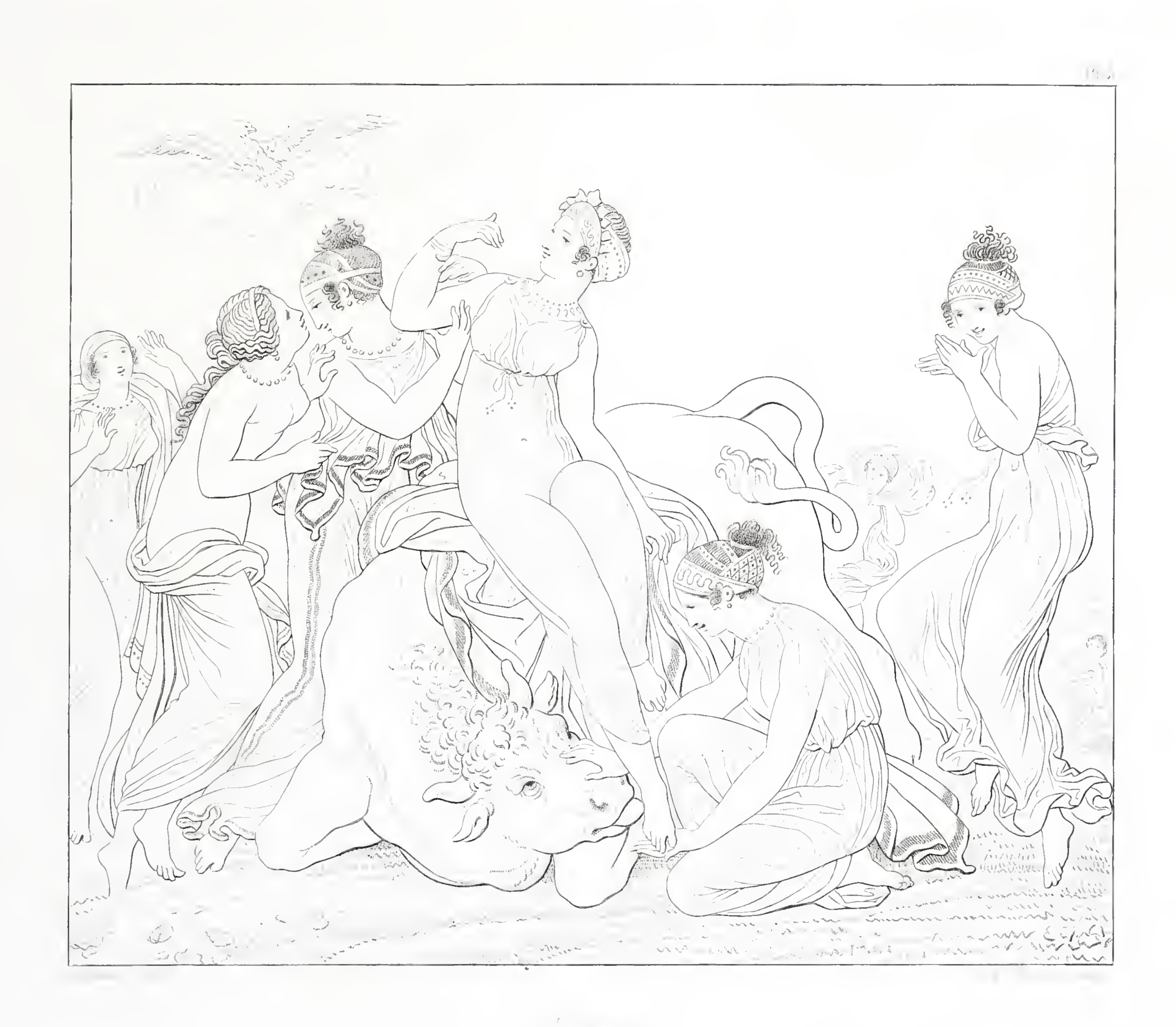
(1) Planche onzième.
(2) Planche douzième.





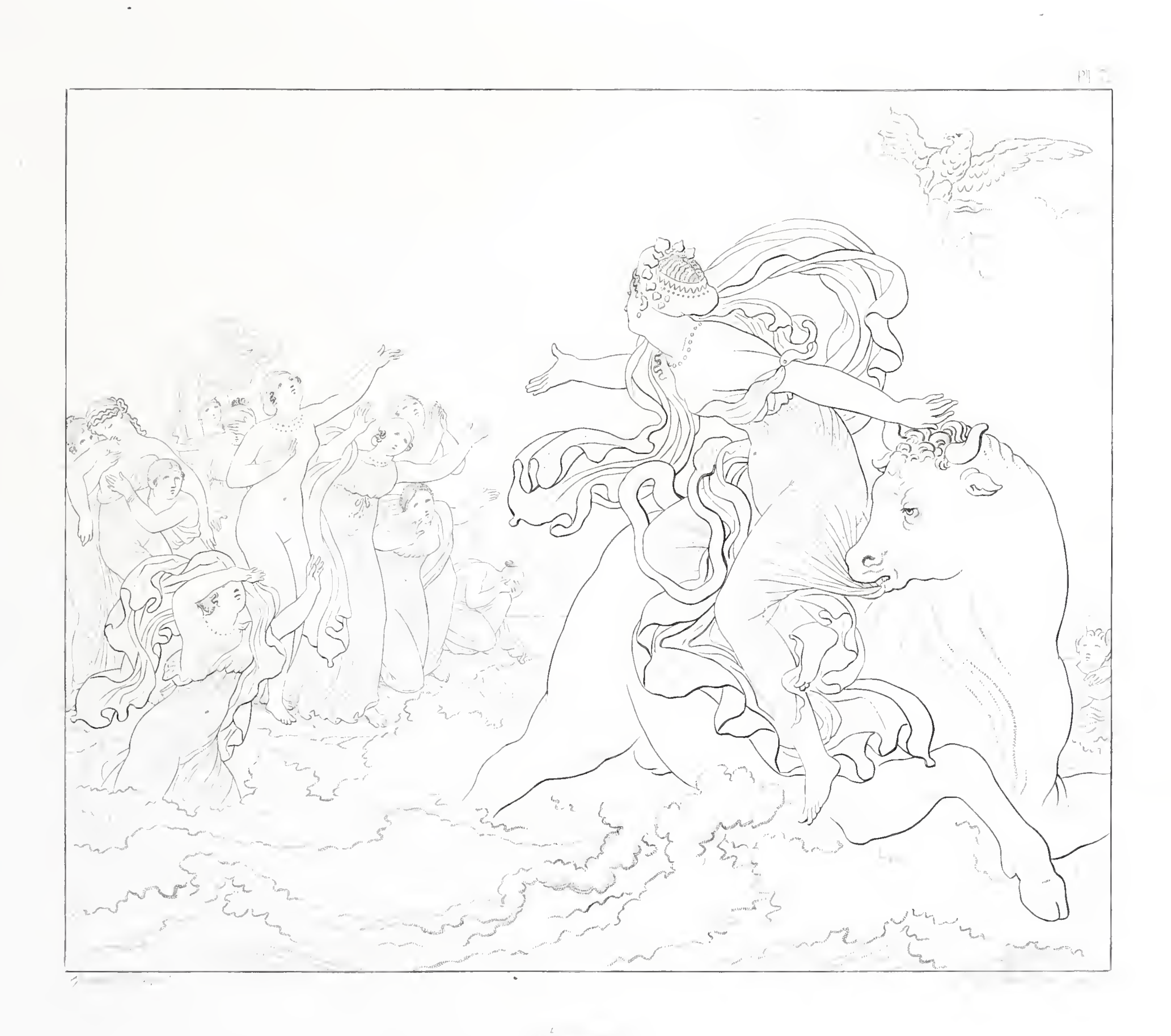






Pl. C





Pl. B.











248 **GIRODET.** — Sappho, Bion, Moschus. Recueil de compositions dessinées par Girodet et gravées par Chatillon, son élève. **P., 1829,** petit in-fol., plein veau de l'époque. **24 pl. gravées au trait.** 100 F.

